



CLASSIQUES
GARNIER

ARTIGAS-MENANT (Geneviève), « Conclusion », *La Lettre clandestine*, n° 7, 1998, *L'identification du texte clandestin aux XVIIe et XVIIIe siècles*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-17286-4.p.0397](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-17286-4.p.0397)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1999. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CONCLUSION

Je n'ai pas la prétention de conclure : je voudrais seulement faire quelques commentaires d'ensemble. D'abord, il faut l'avouer très franchement, je m'attendais à beaucoup plus de différences, d'oppositions dans nos points de vue, aussi bien entre les six orateurs de la table ronde qu'entre la salle et nous. Je savais bien en particulier qu'il y avait divergence entre M. Mothu et M. Benítez qui se connaissent très bien et qui ne nous ont donné ici, dans une discussion passionnée, qu'un petit aperçu de leurs conversations privées. Et, en définitive, je ne voudrais pas cultiver le paradoxe mais il me semble que nous pourrions conclure sur nos points d'accord profond. Je pensais, d'après ce qu'il m'avait annoncé, que M. Bloch allait présenter un propos beaucoup plus sceptique ; or il conclut sur quelque chose de très positif, c'est que, même si on a la certitude qu'on ne pourra jamais répondre définitivement sur les limites, il faut se poser les questions. Et plusieurs d'entre vous l'ont dit, aussi bien en face de nous qu'autour de la table. Ann Thomson dit qu'il faudrait essayer d'étudier les réseaux, la circulation, ce qu'on n'a pas encore assez fait. Les propositions de Françoise Weil pour la définition de la clandestinité, la réflexion très intéressante d'Alain Mothu sur la curiosité, le lien entre curiosité et clandestinité, le remplacement d'un terme par l'autre du moins pour certains textes, tout cela prouve qu'il y a une nécessité absolue à rester empiriques, comme l'a été Lanson, comme l'a été Wade, et comme nous le sommes depuis le début. Karl Faltenbacher disait tout à l'heure : tant pis s'il y a des erreurs, allez-y et les générations suivantes choisiront. Je crois qu'il faut poser des questions sur les limites du *corpus* comme on l'a fait aujourd'hui ; comme l'a dit Antony McKenna, on ne peut pas y ajouter cinquante textes de plus, parce qu'alors il n'y aurait plus de choix possible. Il faut sans arrêt revenir aux bases, sans être trop dogmatique, revenir en particulier à la définition qui semblait valable de Lanson à Wade, entre 1912 et 1938. Sans être trop frileux, bien sûr. On peut ajouter des textes, tant pis si en définitive il s'avère que c'est une erreur. C'est pourquoi Mlle Pierse est allée faire une étude d'inventaire des extraits des *Lettres philosophiques* que Miguel Benítez avait mis dans sa liste, quoique vraisemblablement on puisse conclure que ce ne sont pas des manuscrits philosophiques clandestins. Mais c'est là que je pense qu'il y a deux choses importantes à affirmer.

La première c'est que même si l'imprimé et le manuscrit sont clandestins l'un et l'autre et que nous ne pouvons pas les distinguer dans le phénomène de la clandestinité, il y a un statut particulier du cas du manuscrit parce que son texte n'est jamais définitif, il est toujours malléable, il est toujours une espèce d'habit que l'on peut tailler à sa volonté. Donc il a une nature à part, même si sa clandestinité n'est pas différente, il permet beaucoup de possibilités et je pense même qu'il y a des intentions dans le manuscrit qu'il n'y a pas dans l'édition imprimée du texte.

Et c'est là qu'on arrive à l'utilité d'une démarche qui fait qu'on ne peut pas être sceptique jusqu'au bout : l'inventaire analytique des manuscrits philosophiques clandestins. Cet inventaire est l'aboutissement de la méthode empirique : on les décrit, on les étudie dans le détail, et dans des détails qui commencent maintenant à permettre de donner des réponses qui pourront dans quelques années satisfaire Ann Thomson parce qu'on pourra établir des réseaux. Grâce à l'inventaire analytique, c'est-à-dire grâce à l'étude de tous les exemplaires de copies manuscrites d'un texte, et non pas d'un seul contenu correspondant à dix exemplaires, grâce à l'étude de chaque exemplaire avec ses différences, même quand elles sont minimes, on pourra répondre aux questions les plus précises des limites et commencer à établir des évidences sur des réseaux. Si on n'avait pas commencé l'inventaire analytique on ne saurait pas ce que l'on sait sur Raby et sur d'autres manuscrits. Continuons à être empiriques, continuons à être sceptiques et n'acceptons pas tout, ne confondons pas tout sous le nom de manuscrit philosophique clandestin. Gardons en mémoire les définitions fondatrices de Lanson, en étant assurés que nos enquêtes sont utiles et que nous sommes d'accord sur l'essentiel.

Geneviève Artigas-Menant